

Le cercle *Мисъл* [Pensée] (1898-1910) et l'émergence d'un champ littéraire bulgare : le conflit « jeunes » contre « anciens » est-il un conflit de générations ?

MARIE VRINAT-NIKOLOV

En 1878, la défaite de l'Empire ottoman, à l'issue d'une énième guerre russo-turque, met fin à cinq siècles de domination ottomane sur les territoires bulgares : longue période, toujours stigmatisée¹ comme celle d'un « joug » ayant isolé ces territoires de l'Europe et des mouvements économiques, sociaux et culturels qui l'ont agitée. Ce qu'on appelle le Réveil national (en bulgare « renaissance », *Възраждане*), traditionnellement daté de 1762 à 1878, avait vu naître, surtout à partir du milieu du XIX^e siècle, une littérature engagée dans la diffusion de l'idée nationale (ses acteurs voulaient « éveiller » la « conscience identitaire » d'un peuple, « endormie » depuis des siècles) puis dans la lutte pour l'indépendance ecclésiast-

1. On retrouve encore cette expression, par exemple, dans les pages de la dernière histoire littéraire (parue en 2016 et 2018) concernant le début du XX^e siècle, sous la plume de la critique Milena Kirova. Milena Kirova, *Българска литература от Освобождението до Първата световна война* [La littérature bulgare de la Libération à la Première Guerre mondiale], vol. 1, Sofia, Colibri, 2016.

tique et nationale. Les hommes de lettres se sentaient investis de la mission d'éclairer, d'éduquer, d'affranchir leur « peuple ».

Au tournant du XX^e siècle, vingt ans après les débuts de la construction de l'État-nation comme monarchie constitutionnelle, c'est le désenchantement du fait de l'instabilité politique, de la corruption, de la brutalité des mœurs politiques². L'intelligentsia déplore le niveau encore élevé de l'illettrisme et le peu d'exigences littéraires dans un pays essentiellement agricole. Dans ce contexte, il se forme autour de la revue *Мисъл* [Pensée] (1892-1907) le premier cercle littéraire bulgare, perçu comme tel, avec la conscience d'un *avant* et d'un *maintenant*, d'un conflit de générations et d'une mission qui échoit aux « jeunes », affirmée sur un ton très souvent polémique. Deux textes sont emblématiques de cette conscience d'un *avant* et d'un *maintenant* : « Българската поезия » [La poésie bulgare], de Pentcho Slaveïkov, précisément composé en deux parties, « avant » et « maintenant », paru dans *Мисъл* [Pensée] en 1906, et *Млади и стари. Критически очерки върху днешната българска литература*³ [Jeunes et anciens. Esquisses critiques sur la littérature bulgare d'aujourd'hui] (1907), de celui qu'on appelle « le Dr Krastev ». Comme on le verra, être « jeune », dans ce contexte, n'est pas tant une affaire de générations qu'une plate-forme esthétique et la revendication de l'autonomie du métier d'écrivain. C'est avec *Мисъл* [Pensée] que commence à se constituer, en Bulgarie, un champ littéraire caractérisé par des luttes verbalement violentes de légitimation et de consécration, dont la presse périodique se fait la tribune.

Contrairement à ce qui a pu se passer dans d'autres aires culturelles, il n'y a pas eu de mouvement ou de cercle *littéraires* du nom de *Млада България* [Jeune Bulgarie]. En revanche, c'est ainsi que se sont nommés, en 1869, les émigrés révolutionnaires bulgares en Valachie qui souhaitaient se libérer de l'Empire ottoman par les armes et sans aide extérieure ; c'est aussi le titre d'une anthologie poétique constituée en 1922 par le poète symboliste et critique Ivan

2. On en voit une illustration saisissante dans le roman d'Aleko Konstantinov, *Бай Ганю* ; Aleko Konstantinov, *Бай Ганю*, *op. cit.*

3. V. Mirolioubov, *Млади и стари. Критически очерки върху днешната българска литература* [Jeunes et anciens. Esquisses critiques sur la littérature bulgare d'aujourd'hui], Sofia, издателство на Мавродинов, 1907. Mirolioubov (celui qui aime la paix) est le pseudonyme de Krastiou Krastev.

Radoslavov⁴ ; puis, de 1932 à 1940, une revue politique qui mettait en cause les principes démocratiques et soutenait les réformes sociales entreprises dans l'Italie fasciste durant les années 1920.

Faire partie du cercle *Мисъл* [Pensée] : un habitus

Jeunes et anciens (Dr Krastev), « La poésie bulgare – avant et maintenant » (Pentcho Slaveïkov) : les deux principaux « idéologues » de *Мисъл* [Pensée] ont la claire conscience d'être les initiateurs de temps nouveaux pour la littérature. Leur « maintenant » est en réalité tourné vers l'après, vers un « demain », car ils ont aussi conscience de travailler pour le futur, d'être en avant sur leur temps qui n'offre pas le niveau intellectuel suffisant pour les apprécier. Le poète, comme aime le répéter Slaveïkov, est un prophète, un annonciateur de ce qui sera : il ressent la nouveauté, ce qui est à la fois « sa douleur et son suprême bonheur ». À Petko Todorov qui affirmait que « le poète doit jouer aussi un rôle social, qu'il ne doit pas être étranger aux souffrances de son peuple », Slaveïkov rétorque en reprenant un proverbe bulgare : « Deux pastèques sous un seul bras, ce n'est pas possible. Le poète est en avance sur son temps⁵ ».

La revue *Мисъл* [Pensée] n'est pas la première fondée par le Dr Krastev, mais c'est celle qui a eu la plus grande longévité (1892-1907) et qui a rassemblé durant quinze ans les écrivains, poètes, dramaturges, traducteurs et critiques les plus intéressants de son temps. Son titre, *Мисъл. Списание за наука, литература и критика* [Pensée. Revue de science, de littérature et de critique] montre bien l'ambition de son fondateur : non seulement renouveler la littérature mais aussi créer une critique digne de ce nom. Notons que, de 1897 à 1902, le sous-titre est « revue littéraire et sociale » et qu'à partir de 1903, il n'y a plus de sous-titre. Jusqu'en 1899, seul le rédacteur en chef est mentionné (Dr Krastev), de 1899 à 1904, d'autres rédacteurs sont souvent inclus (dont Pentcho Slaveïkov et Petko Todorov), à partir de 1905, les deux seuls rédacteurs indiqués sont Krastev et Peyou Yavorov.

4. Voir l'article de Biliانا Kourtasheva sur « Générations et canon dans la littérature bulgare des années 1920 : guerre des anthologies, conflit entre jeunes et jeunes » dans ce volume.

5. Krastiou Krastev, Pentcho Slaveïkov, Petko Todorov, Peïou Yavorov, *Кръгът « Мисъл » : кореспонденция* [Le cercle « Missal » : Correspondance], Sofia, Синева, 2003, p. 14.

Son contenu reflète son titre : c'est par la revue que se font connaître de nombreux poètes et écrivains et que les quatre membres du cercle publient la majeure partie de leurs œuvres ; on y trouve également de très nombreuses traductions donnant accès aux lecteurs à des philosophes et penseurs tels que Nietzsche, Schopenhauer, Wilhelm Wundt, Joannes Volkelt, Hippolyte Taine ou François Brunetière, à des écrivains, poètes et dramaturges russes et occidentaux, de Sophocle à Ibsen ; on y débat du matérialisme didactique, de l'état de la démocratie, des problèmes liés à l'Université, etc. ; on y passe en revue et l'on critique les nouvelles parutions. C'est enfin la tribune permettant au Dr Krastev et à Slaveïkov de développer leur vision de ce que devraient être la littérature, la critique, mais aussi la société : « Une vie dédiée à un idéal moral » (Krastev, 1902), « Sur la tendance et la littérature tendancieuse » (Krastev, 1903), « Rêves d'un poète moderne » (Slaveïkov, 1903), « Regard sur notre littérature » (Krastev, 1906), « La poésie bulgare » (Slaveïkov, 1906).

La plupart des critiques s'accordent sur le fait que le cercle se forme entre le retour en 1898 de Pentcho Slaveïkov, parti étudier à Leipzig, et la publication dans *Мисъл*, en 1902, de la pièce « Зидари » [Maçons], de Petko Todorov. Entre temps, Peyou Yavorov s'est fait reconnaître par les trois autres comme étant des leurs, par son poème « Калиопа » [Calliope], publié toujours dans *Мисъл* en janvier 1900. Pour le critique Galin Tihanov, le signe que le cercle est défait en 1910 est la publication dans l'un des deux tomes prolongeant la revue *Мисъл* d'un article de Vladimir Vassilev qui n'est plus en accord avec les idées du cercle. Il est frappant de constater que les quatre membres du cercle se suivent dans la mort : Slaveïkov (né en 1866) meurt en 1912 en Italie, Yavorov (né en 1878) se suicide en 1914 après la mort accidentelle de sa femme Lora Karavelova, Todorov (né en 1879) meurt en 1916 en Suisse, Krastev (né en 1866), les rejoint en 1919 après avoir écrit une étude sur ses trois compagnons de plume.

Qu'ont en partage Krastiou Krastev (le premier docteur bulgare en philosophie, diplômé de l'université de Leipzig), Pentcho Slaveïkov (poète et critique), Petko Todorov (dramaturge et prosateur) et Peyou Yavorov (poète et dramaturge) ?

Mis à part Yavorov, le seul également à ne pas avoir pu faire d'études supérieures, ils partagent une formation à l'étranger (notamment à Leipzig), ce qui leur confère un horizon intellectuel commun : les philosophes et penseurs allemands Nietzsche, Schopenhauer, Volkelt, Wundt, les littératures russe, française et alle-

mande de leur temps. De retour en Bulgarie, ils ont aussi le sentiment de ne pas avoir de lectorat suffisamment cultivé dans leur pays. Petko Todorov, par exemple, confie : « Ai-je des lecteurs en Bulgarie ? Je ne le crois pas, ce qui m'attend, c'est sans doute le même destin que Pentcho [Slaveïkov] : n'être lu et compris que par un groupe restreint d'hommes cultivés⁶ ».

Quelle est leur position dans le champ littéraire en train d'émerger en Bulgarie ? En l'absence de fortune personnelle, et ne pouvant vivre de leur plume, ils occupent tous les quatre un poste dans l'administration d'État, grande pourvoyeuse d'emplois à cette époque. Le Dr Krastev enseigne dans le secondaire et à l'université de Sofia (philosophie, éthique et esthétique). Son statut de premier docteur en philosophie, en Bulgarie, lui confère un prestige et une autorité incontestés. Pentcho Slaveïkov est une personnalité charismatique qui suscite, apparemment, ou bien l'admiration ou bien l'irritation les plus totales. Il jouit aussi du fait qu'il est le fils de l'écrivain Petko Slaveïkov (1827-1895), l'un des plus importants de la génération d'avant, et demeure durant onze ans à la direction de la Bibliothèque nationale avec une parenthèse d'un an, pendant laquelle il dirige le Théâtre national. Tous les deux se heurtent à un moment ou à un autre au gouvernement en place. Yavorov, issu d'une famille qui fut aisée mais qui se trouve appauvrie après 1878, attiré par le socialisme, s'engage dans une troupe armée pour la libération de la Macédoine alors sous domination ottomane. Sa consécration en tant que « poète de *Мисъл* » est un tournant dans sa vie. Aidé par Slaveïkov, il obtient un poste à la Bibliothèque nationale après avoir vivoté en tant que télégraphiste. Quant à Petko Todorov, c'est le seul du groupe à provenir d'une famille très aisée, son père, commerçant, ayant occupé des fonctions administratives et politiques à l'époque ottomane, puis dans l'État bulgare. Après avoir fait des études secondaires à Toulouse où il rencontre Jaurès et se lie aux socialistes, puis supérieures en Suisse et en Allemagne, il s'éloigne de la politique : « Je veux travailler pour l'art pur, déclare-t-il, [...], seule la beauté est éternelle⁷ ». De retour en Bulgarie, il travaille lui aussi à la Bibliothèque nationale.

6. Milena Kirova, *Българска литература от Освобождението до Първата световна война* [La littérature bulgare de la Libération à la Première Guerre mondiale], vol. 2, Sofia, Colibri, 2018, p. 195.

7. *Ibid.*, p. 191.



Le cercle Мисъл [Pensée]

Être jeune : positionnement et légitimation

Méditant, à la fin de la première partie (« Avant ») de son fameux article intitulé « La poésie bulgare », sur l'héritage laissé par la Libération de 1878, Slaveïkov fait un constat amer et très critique :

Quel héritage le passé nous a-t-il laissé ? [...] Il nous a laissé la liberté – offerte et pour cela négligée, il nous a laissé aussi une « intelligentsia » – dont nous avons honte devant nos voisins. C'est une intelligentsia née à la croisée des chemins et allaitée avec le poison du néant temporel ; aussi, ayant grandi, elle est demeurée à l'état de nain du point de vue moral. Les gens spirituellement insipides de cette époque vide, je les ai nommés naguère « mangeurs de fayots », eux et ceux, parmi nous, qui leur ressemblent. Ils sont un obstacle sur notre chemin et la prière que nous adressons à Dieu est qu'il les rappelle à lui le plus vite possible. Parce qu'ils nous gênent dans notre élan vers l'accomplissement de notre devoir : conquérir *l'homme* dans le Bulgare⁸.

Ce à quoi fait écho Krastev dans son fameux opus « Jeunes et anciens » : il constate de rapides changements externes en ce qui

8. Пенчо Славейков, « Българската поезия » [La poésie bulgare], in Edvin Sougarev, Elka Dimitrova & Tsvetanka Atanassova (éd.), *Критическо наследство на българския модернизъм* [Héritage critique du modernisme bulgare], vol. I, Sofia, И. Ц. Боян Пенев, 2009, p. 92.

concerne le marché du livre, la réception des textes, le développement social, mais, pour lui, ce n'est qu'extérieur : ces changements n'ont pas affecté le contenu qui n'est pas plus « profond » :

Nous n'attendrons pas longtemps avant que la littérature médiocre – productions et auteurs étrangers à tout art, apôtres de l'ignorance, de l'inculture et de la médiocrité – ne prenne le dessus, chez nous, sur les œuvres produites par le talent, non seulement par sa quantité, mais aussi par son influence et son importance auprès du public ; le pseudo-poète et le pseudo-critique, en un mot le journaliste en littérature, remplaceront et détrôneront le véritable artiste et le véritable connaisseur⁹.

Tous les deux ne cessent de déplorer l'absence de moralité dans la vie politique et littéraire, le triomphe de la médiocrité : il peut y avoir des « géants » (*великани*), mais ils n'ont pas de lien avec leur temps ni avec la majorité de leurs confrères. Ils vivent leur vie étrangers au bruit du temps, au tumulte de la vie qui les entoure et promettent un bel avenir, mais ce n'est pas le présent. Pour eux, dans la société bulgare contemporaine, la célébrité est inversement proportionnelle à la valeur artistique, et les poètes appréciés (notamment Botev, Vazov) le sont pour leur patriotisme, l'aspect social de leur œuvre, mais pas pour ce qui est réellement important : la forme d'un « contenu profond ». L'objectif que Krastev assigne à son opus *Jeunes et anciens* est de préparer les esprits à comprendre l'art véritable, à la nouvelle époque qui s'ouvre avec Slaveïkov.

Les membres de *Мисъл* se donnent pour mission de relever le « goût esthétique du public si primitif, si primaire qu'est le nôtre », le niveau de la littérature. Les photos qui ont été prises du cercle nous montrent, en effet, quatre hommes sérieux, conscients de leur valeur et de la gravité de leur rôle social. Car le jeune poète n'est plus le poète « naïf » d'avant, c'est un artiste conscient. Avant, la poésie était une arme au service d'un idéal collectif, les poètes n'avaient pas de vision de la poésie ni de la littérature. Il est clair que l'opposition jeunes / anciens n'est pas une affaire de génération. D'autant moins, d'ailleurs, que les deux « mentors » du groupe ont une douzaine d'années de plus que les deux plus jeunes et que, du point de vue générationnel, ils se situent entre les « anciens » et les « jeunes ». Sans oublier que le principal « ancien » visé, Ivan

9. Krastiou Krastev, *Съчинения* [Œuvres], vol. 1, Sofia, Просвета, 1996, p. 122.

Vazov, né en 1850 et mort en 1921, est contemporain de *Мисъл* par son écriture et qu'il continue d'écrire après la mort du quatuor.

Être un « jeune poète » est un *habitus*, une manière d'être et de se positionner, une stratégie de légitimation¹⁰, une plate-forme esthétique, la revendication de l'art pour l'art, alors que, pour les « anciens », le critère suprême était l'utilité. En ce sens, la revue littéraire *Библиотека Свети Климент* [Bibliothèque Saint-Clément] (1888-1891), à laquelle Slaveïkov avait collaboré par plusieurs traductions avant de partir à Leipzig, occupe une position charnière entre l'avant 1878 et *Мисъл*. Parmi ses rédacteurs, on trouve des écrivains considérés comme « anciens » par *Мисъл*, autant que des « jeunes ». L'objectif affiché par la revue était « de diffuser auprès du peuple des connaissances utiles et de développer son goût pour le sublime. » On le voit, la première partie de la phrase (« des connaissances utiles ») appartient à « l'avant », tandis que la seconde (le « goût pour le sublime ») fait partie des souhaits des « jeunes ».

Le jeune poète, en tant que « prêtre » de l'art pur, se tient non seulement loin du bruit de la foule, mais aussi loin des honneurs et de la popularité. À propos d'Ivan Vazov, cible des critiques des membres de *Мисъл* qui en font l'exemple de l'ancien par excellence, Krastev déclare : « être un écrivain populaire, c'est un destin peu enviable¹¹ ». Quant à Slaveïkov, il écrit dans son avant-propos à la deuxième édition de poèmes de Yavorov, en ayant recours à deux métaphores récurrentes chez lui, celle de la nourriture et celle de l'habillement :

Lorsque l'art devient populaire, bon marché, lorsqu'il se démocratise, il s'humilie. L'art est une nourriture choisie, une nourriture de fêtes, ou, pour le dire dans une langue bien de chez nous, c'est un *kravaï* [brioche] de Pâques : quelque chose d'exceptionnel pour ceux qui se nourrissent de fayots, pour ceux qui lisent les journaux de rues, pour ceux qui ramassent la fange de la vie pu-

10. Galina Gontcharova, *Политики на « поколението ». Генерационни деления в България през втората половина на XIX и началото на XX век* [Politiques de la « génération ». Divisions générationnelles en Bulgarie durant la seconde moitié du XIX^e siècle et le début du XX^e], Sofia, у. и « Свети Климент Охридски », 2018, p. 11.

11. Galin Tihanov, *Жанровото съзнание на кръга « Мисъл »* [La conscience de genre du cercle *Missal*], Sofia, Академия, 1998, p. 75.

blique et qui y vivent. Ce sont les écrivains qui vendent des guenilles sur le marché du livre qui sont populaires¹².

Ce refus des honneurs, la conscience de ne pouvoir être compris du public, l'affirmation d'un art ni social, ni patriotique, ni grand public, d'un art pour l'art rappelle certaines des déclarations de Flaubert : « Les honneurs déshonorent », « Je ne sais s'il existe une plus belle page de prose ! [...] C'est splendide et je suis sûr que le bourgeois n'y comprend goutte. Tant mieux¹³ ! ». Ce qui diffère, on le voit, c'est que loin de s'affliger, comme Krastev ou Slaveïkov, de la bêtise du public, Flaubert s'en félicite. C'est aussi chez Nietzsche, qu'il admire, que Slaveïkov puise l'idée que le créateur est seul juge de sa création, qu'il n'a pas besoin de l'avis du public (dont on a vu qu'il ne l'estimait guère).

« Conquérir l'homme dans le Bulgare »

En réalité, ni Krastev ni Slaveïkov ne refusent tout rôle social à la littérature. Simplement, ce rôle a changé. S'il s'agissait, pour la génération des « anciens » (Botev, Karavelov, Petko Slaveïkov), de combattre pour la préservation du Bulgare en l'homme, c'est-à-dire de la bulgarité, il faut maintenant renverser la proposition et conquérir l'homme dans le Bulgare, selon la célèbre formule de Slaveïkov citée plus haut (« Parce qu'ils nous gênent dans notre élan vers l'accomplissement de notre devoir : conquérir l'homme dans le Bulgare ») que l'on retrouve également dans un autre passage de « La poésie bulgare » :

Nos compatriotes ne cessent de me reprocher de m'être égaré à l'étranger pour rechercher des héros à mes créations. Comme si le poète n'était pas libre de prendre les matériaux là où c'est son intérêt et comme si je ne faisais pas référence à des hommes et à des événements de notre vie. Mais que je m'intéresse à des sujets domestiques ou étrangers, mon regard d'artiste se concentre sur des destins extérieurs et des événements spirituels qui façonnent *l'être humain*. Lorsqu'il m'est donné de découvrir *l'homme* dans le *Bulgare* aussi, ma joie n'en est pas moins grande que la vôtre¹⁴.

12. Edvin Sougarev, Elka Dimitrova & Tsvetanka Atanassova (éd.), *Критическо наследство на българския модернизъм*, *op. cit.*, p. 74.

13. Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, éditions du Seuil, 1998 [1992], p. 137.

14. Pentcho Slaveïkov, *Събрани Съчинения* [Œuvres complètes], vol. 5, Sofia, Български писател, 1959, p. 184.

La littérature de combat de la génération d'*avant* était une étape nécessaire mais qu'il faut dépasser. L'idéal d'*avant*, œuvrer pour le bien des autres, doit *maintenant* céder la place à « l'idéal des idéaux », à « l'esprit de la littérature moderne, l'idéal de notre temps ». Cet idéal, Slaveïkov le voit dans Dostoïevski, Tolstoï, Ibsen : c'est la renaissance morale de l'homme. Et c'est le rôle social du poète que de le faire renaître par la poésie. Même si l'on trouve sous la plume des membres de *Мисъл* l'expression « art pour l'art », leur conception diffère un peu des tenants de l'art pour l'art au XIX^e siècle en France, qui s'inscrivaient contre ce qu'ils tenaient pour un idéal moralisateur. Pour Krastev, qui a lu Volkelt, Taine et les *Problèmes de l'esthétique contemporaine* de Guyau, esthétique et éthique sont inséparables. Le rôle de l'écrivain n'est pas d'insuffler du patriotisme, il concerne l'homme de manière générale, son élévation morale et esthétique. Quelques années plus tard, Ivan Radoslavov, poète symboliste et historien de la littérature, auteur d'une histoire de la littérature bulgare entre 1880 et 1930 structurée par courants, qualifie le cercle *Мисъл* de néo-romantique.

La recherche de l'homme dans le Bulgare passe par le « je » du poète, car le moi créateur est universel. L'essence de l'individu est potentiellement dans la langue et s'exprime par le style. Dans un article sur l'écrivain danois Jens Peter Jakobsen, Slaveïkov écrit que « la grande personnalité impose sa marque, comme il en a été partout et de tout temps ! [...] Et il fait de cette langue en soi et pour soi une œuvre artistique – expression d'une individualité¹⁵ ». Contrairement à la génération des *anciens* qui a sacrifié son talent à la mission qu'elle s'est assignée et qui, de ce fait, a créé une littérature jugée conjoncturelle et locale, dépourvue de recherche esthétique, donc non universelle (*общочовешка*), en créant une langue qui leur est propre, les *jeunes* peuvent atteindre l'universalité. Aussi, pour les membres de *Мисъл*, ce qui prime, c'est l'écriture d'une individualité, le style. Une langue qui se distingue de la langue ordinaire et de la langue des grammairiens par sa force, son rythme, son ton, ses mouvements internes. La langue poétique est « la langue des langues ». En termes mallarméens, il s'agit de donner un « sens plus pur aux mots de la tribu ». Et Slaveïkov s'insurge contre le fait que, pour les lecteurs contemporains, le seul écrivain qui ait une langue « légère et belle » soit Vazov. Les lecteurs, dit-il sont « honteusement ignorants de leur langue natale ». La langue des poètes mo-

15. *Ibid.*, p. 209.

dermes doit avoir sa propre vie. « La langue est un violon que chaque maître accorde à sa manière pour pouvoir y jouer ses propres mélodies¹⁶ ». Rappelons qu'à la même époque, en 1908, Proust exprime la même idée avec la même image :

Cette idée qu'il y a une langue française, existant en dehors des écrivains et qu'on protège, est inouïe. Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue, comme chaque violoniste est obligé de se faire son "son". [...] Je ne veux pas dire que j'aime les écrivains originaux qui écrivent mal. Je préfère – et c'est peut-être une faiblesse – ceux qui écrivent bien. Mais ils ne commencent à écrire bien qu'à condition d'être originaux, de faire eux-mêmes leur propre langue¹⁷.

Le secret de l'écriture réside dans la triade langue-style-composition et même si un écrivain n'écrit pas en vers, s'il est porteur d'une langue propre, s'il renouvelle ainsi la langue, c'est un poète. On chercherait en vain un manifeste plus précis, plus défini, qui rappellerait celui d'un « courant », d'une école (Slaveïkov, d'ailleurs, exprime plusieurs fois son aversion pour les « écoles » littéraires, quelles qu'elles soient), comme ce sera le cas, dans l'entre-deux-guerres avec les différents -ismes (symbolisme, expressionnisme, etc.). Ce qui est affirmé par le quatuor *Мисъл* [Pensée] est bien plus général : c'est l'autonomie de la littérature par rapport au journalisme, à la vie politique, à la littérature « jaune » (« de gare »).

Le cercle *Мисъл* [Pensée] et l'émergence d'un champ littéraire bulgare

L'existence d'un champ littéraire présuppose celle d'un marché des biens de production littéraire (presses, éditeurs, libraires), d'institutions spécifiques (académies, universités, théâtres, bibliothèques...), l'autonomie de la profession d'écrivain. En Bulgarie, ces conditions sont remplies entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, soit à l'époque du cercle *Мисъл*, période de construction de l'État-nation.

Libérée de la domination ottomane, la Bulgarie est aussi privée d'un immense marché et tout est à restructurer, ce qui provoque la faillite de grandes familles très aisées (par exemple celle de Peyou

16. *Ibid.*, p. 234-259.

17. Marcel Proust, « Lettre à Monsieur et Madame Straus », in *Correspondance de Marcel Proust*, Paris, Plon, vol. VI, 1980, p. 276.

Yavorov). Le sentiment dominant, parmi les contemporains, est celui « de crise économique par rapport à la période ottomane précédente¹⁸ ». D'un autre côté, l'absence de classe traditionnellement dominante dont puisse sortir une élite dirigeante, le discrédit des notables locaux (*ichorbadji*) accusés de « collaborer » avec les Ottomans font que l'intelligentsia conserve après 1878 un rôle social et politique¹⁹. Jusqu'à 1910, pratiquement toute l'intelligentsia (y compris les membres du quatuor *Мисъл*), occupe des fonctions dans la bureaucratie d'État très développée en cette période de création des institutions, notamment culturelles et éducatives, de l'État-nation : postes et télégraphes, tribunaux, musées, université, bibliothèques, ministères, théâtres... C'est le constat que fait le Dr Krastev, dans un article intitulé « L'intelligentsia bulgare », publié dans le numéro de *Мисъл* [Pensée] de janvier 1898 :

Dès que la Bulgarie s'est libérée et a commencé à avoir une vie étatique indépendante, la situation a brusquement changé. Toute l'intelligentsia bulgare de l'époque, tous ceux qui, à peu près instruits, avaient consciemment participé à la lutte de libération, ont été presque entièrement avalés par la machine gouvernementale.

C'est à partir de 1910 que le marché commence à offrir des conditions de vie en dehors de la bureaucratie d'État²⁰. En ce sens, un champ littéraire est en train de se constituer, mais il ne l'est pas encore totalement. La figure de l'écrivain qui domine encore au début du XX^e siècle est celle de l'écrivain qui ne vit pas de sa plume. Le premier à le faire est Vazov... cible des critiques acerbes de *Мисъл* [Pensée] dont les membres, on l'a vu, revendiquent la logique économique inversée caractéristique d'un champ littéraire autonome ou en voie de l'être : un faible capital économique mais un fort capital symbolique. De manière générale, dans un pays à forte population agricole, où le taux d'illettrisme est encore élevé (en 1880, 5 % des hommes et 2 % des femmes sont alphabétisés, en 1910 environ 30 % des hommes et 25 % des femmes), malgré des salaires bas, les professions intellectuelles, qui font partie de la

18. Martin Ivanov, « Какво би станало, ако... Конструиране на хипотезата „развитие без Освобождение“ » [Que se serait-il passé si... Construction de l'hypothèse “Développement sans Libération”], in Diana Mishkova (éd.), *Балканският XIX век*, Sofia, Рива, 2006, p. 193.

19. Roumen Daskalov, *Българското общество 1878-1939* [la société bulgare 1878-1939], vol. 2., Sofia, Гутенберг, 2005, p. 418-419.

20. *Ibid.*, p. 421.

petite bourgeoisie, voire d'un semi-prolétariat, sont auréolées de prestige et jouissent de l'estime générale²¹.

Le Dr Krastev et Pentcho Slaveïkov sont ceux qui revendiquent le plus clairement l'autonomisation de la littérature : par rapport à la littérature des anciens, jugée, on l'a vu, trop préoccupée de morale et d'utilité, trop patriotique aussi, pour la nouvelle époque qui s'ouvre ; par rapport à la presse (l'écrivain ne doit plus être un publiciste) ; par rapport à la sanction du public qui plébiscite des œuvres jugées dépourvues de toute valeur esthétique (la littérature « jaune »). En un mot, la littérature doit devenir autonome et socialement émancipée, en tant qu'art qui se distingue des autres productions verbales. Cela ressort clairement d'un article paru dans le numéro 5 de *Мисъл* [Pensée] (1903), dans lequel Krastev se donne pour objectif de définir des critères par lesquels on peut distinguer ce qui est littéraire de ce qui ne l'est pas. La littérature qu'il appelle tendancieuse, c'est-à-dire la littérature d'idées (публицистика) assurément ne remplit pas ces critères. Cette distinction est un changement radical dans la perception de la littérature :

Nous qualifions de tendancieuses les œuvres d'art et plus particulièrement de la poésie [...] dans lesquelles l'auteur ne se contente pas de « dessiner », de « représenter » la vie (plus généralement : la réalité) telle qu'elle se reflète directement dans sa conscience d'artiste, mais tente, en outre, d'imposer au lecteur une *opinion* sur la vie, une *interprétation* de ses manifestations²².

Et Slaveïkov renchérit : les écrivains ne devraient pas se mêler de politique, à chacun ses compétences particulières et son métier particulier. Si la génération des « anciens » (dont son père) a sacrifié son talent pour la cause nationale, pour le peuple, les temps ont changé. « Autres temps, autres chansons », dit-il. Chaque chose doit être réalisée par ceux dont c'est le métier. Ne pas respecter sa vocation, c'est « cracher sur soi-même et, pour finir, s'autodétruire²³ ».

On voit donc pour la première fois s'affronter les deux logiques dont parle Bourdieu : la logique hétéronome (morale, didactique) et la logique autonome (esthétique). Ce qui, pour la première fois, aussi, induit plusieurs hiérarchisations : entre « littérature élevée » (изящна словесност) et « basse » (булевардна книжнина, жълта

21. *Ibid.*

22. Dr. K. Krastev, « За тенденцията и тенденциозната литература » [Sur la tendance et la littérature tendancieuse], *Мисъл*, XIII, 1903, p. 277.

23. Pentcho Slaveïkov, *Събрани Съчинения*, *op. cit.*, p. 53.

преца), entre poésie lyrique, LE genre par excellence des « jeunes », parce qu'il exprime « l'âme du poète », et prose écrite dans la « langue naturelle ». Conformément au principe de « hiérarchisation interne » qui « favorise les artistes qui sont connus et reconnus de leurs pairs et d'eux seuls (au moins dans la phase initiale de leur entreprise) et qui doivent, au moins négativement, leur prestige au fait qu'ils ne concèdent rien à la demande du grand public²⁴ », Slaveïkov affirme : « Le poète moderne ne plaît pas à la critique ? Il lui importe plus de se plaire à lui-même que de se vendre sur le marché et plaire aux autres²⁵ ». C'est, selon lui, le signe d'une liberté intérieure.

Il est un autre signe qui montre qu'un champ littéraire est en train de se construire : la virulence des luttes de concurrence pour la consécration que se livrent principalement tous ceux qui collaborent à *Мисъл* et l'écrivain qui semble transcender les générations et demeurer éternel, même si ses concurrents aimeraient le reléguer définitivement dans le passé des anciens : Ivan Vazov, qualifié encore aujourd'hui de « patriarche des Lettres bulgares ». Vazov qui, conscient de son prestige, de son capital symbolique, de la lourde légitimation que lui vaut l'ampleur d'une œuvre qui couvre quasiment tous les genres et se situe plutôt dans le champ large (littérature qui flatte le patriotisme ambiant et qui se vend), n'hésite pas à proclamer dans un poème intitulé « Histoire vivante » : « je suis l'histoire vivante [des Balkans] ici ! »

Dans cette lutte de consécration, il n'est pas étonnant, il est même « logique » que Vazov l'emporte du côté de la reconnaissance du public et de la reconnaissance officielle : contrairement à la position de Slaveïkov, il ne boudait ni l'une ni l'autre. La reconnaissance du public lui permet d'être le premier écrivain à vivre de sa plume, les honneurs en font un « notable » de la littérature²⁶. La liste est longue, on s'arrêtera aux plus importants : médaille de l'honneur civique et des services rendus (1895), médaille d'or pour la science et l'art (1896), docteur honorifique de l'université Saint-Clément d'Ohrid de Sofia (1920), titre de « poète national » (1920)

24. Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1991, p. 7.

25. Pentcho Slaveïkov, *Събрани Съчинения*, *op. cit.*, p. 201.

26. Voir Gisèle Sapiro, « Le champ littéraire français. Structure, dynamique et formes de politisation », *Arts et société*, Marseille, Open Edition Press, 2016. Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/oep/532>>. ISBN : 9782821855885. DOI : 10.4000/books.oep.532.

qui ne fut plus jamais donné après lui, membre d'honneur de l'Académie bulgare des Sciences... et le couronnement, un an avant sa mort (1920) : médaille Saints Cyrille et Méthode (avec ruban et étoile) réservée jusque-là aux membres de la dynastie, au haut clergé, aux hommes politiques et aux officiers.

Deux clans s'affrontent, peu avant la mort de Slaveïkov, pour nommer l'un des deux poètes pour le prix Nobel : en janvier 1912, Alfred Jensen, traducteur suédois, recommande vivement à l'Académie suédoise, puis décide de nommer lui-même la candidature de Slaveïkov, « un grand poète, sans aucun doute », pour son cycle de poèmes épiques *Chant sanglant*, « chef-d'œuvre poétique²⁷ » qu'il compare au *Pan Tadeusz* de Mickiewicz. Dans le même temps, Vazov reçoit un soutien institutionnel de poids, celui de l'Académie bulgare des sciences, tandis que Slaveïkov, qui vient d'être licencié de la Bibliothèque nationale, est soutenu par ses proches et l'université. La mort de Slaveïkov, quelques mois plus tard, arrête tout. Vazov sera nommé pour le Nobel en 1917.

Le duel entre ces deux écrivains est incessant, Vazov cristallisant tout ce que les membres de *Мисъл* et leurs proches rejettent : il écrit une littérature dépassée, patriotique, sociale (au service du peuple), une littérature qui se vend, il n'a pas de style propre... Il n'est pas de numéro de *Мисъл* [Pensée] qui ne contienne pas de pique contre lui. Même lorsqu'il écrit sur Jacobsen, Slaveïkov ne peut se retenir de critiquer Vazov, violemment, injustement : « Avant lui (avant les années 1870), la langue littéraire danoise était comme celle de M. Vazov chez nous : pauvre en mots et en expressions, anémique, coupée et peignée de manière démodée, lourde mais ampoulée, comme tout homme fruste obligé de fréquenter lui aussi le monde²⁸. »

Quant au Dr Krastev, il tient en 1905 une conférence sur Vazov qui commence par détailler les mérites de ce dernier pour la littérature bulgare : c'est le premier écrivain à vivre de sa plume et qui n'a cédé qu'à une seule tentation, le poste de ministre ; c'est aussi le premier écrivain après 1878 à avoir créé dans tous les genres ; c'est enfin l'écrivain qui, grâce à son roman *Sous le joug*, traduit en anglais l'année de sa parution en Bulgarie, fait connaître

27. Roumen Chivatchev, « Нобеловата награда за литература и смъртта на Пенчо Славейков » [Le prix Nobel de littérature et la mort de Slaveïkov], *Култура*, 28 décembre 2016. (consulté le 24/03/2019)

28. Pentcho Slaveïkov, *Събрани Съчинения*, *op. cit.*, p. 209.

la littérature bulgare en dehors du pays. Puis, très vite, pleuvent les critiques : « une « culture primitive », un « égoïsme hautement cultivé », on ne trouve rien d'universel dans son œuvre qui est dépourvue de valeur littéraire, etc.

C'est donc avec le cercle *Мисъл* [Pensée] et la revendication à l'autonomie de la littérature par rapport à la fois à la littérature d'idée et à la littérature patriotique, moralisante et didactique, que commence à se constituer un champ littéraire bulgare au tournant du XX^e siècle, lorsque les conditions économiques, politiques et sociales le permettent. Les violentes luttes de consécration qui s'y livrent ont pour enjeu la définition de ce que doivent être la littérature, la langue littéraire : à littérature *nouvelle* (celle des jeunes), langue *nouvelle*, caractérisée par le beau style, celui d'un créateur individuel, sorte de « surhomme » nietzschéen conscient de sa valeur ; une littérature qui puise à la fois dans la chanson populaire et les littératures européennes pour atteindre l'universel, pour « conquérir l'homme dans le Bulgare » selon la fameuse formule de Slaveïkov.

Après *Мисъл* [Pensée], et jusqu'à l'instauration du régime communiste qui met fin à l'existence d'un champ littéraire autonome, indépendant du pouvoir politique, les luttes de concurrence pour la consécration littéraire ne cesseront de se jouer par l'intermédiaire de cercles et de mouvements qualifiés de « modernistes » affirmant leur nouveauté et leur rupture par rapport aux générations précédentes. Un siècle plus tard, le conflit « jeunes »/« anciens » est ravivé, au sortir de quarante-cinq ans de totalitarisme : les « anciens », la génération qui se sent sacrifiée par l'histoire et qui s'accroche à ses positions de plus en plus mises à mal par ce qu'on appelle communément la « génération des années 1990 », reproche aux « jeunes » de bafouer la tradition et de céder à la tentation mercantile d'imiter les littératures ouest-européennes et américaine, dans le but, non seulement de retrouver un public national, mais aussi, et surtout, de trouver consécration et légitimation dans la « République mondiale des Lettres ». Le premier geste symbolique de cette nouvelle génération désireuse de rompre avec les « anciens » du communisme, les « pères » et de retrouver les « grands-pères », est de reformer un quatuor de critiques et poètes de talent, Plamen Doïnov, Yordan Evtimov, Gueorgui Gospodinov et Boïko Pentchev, qui se livre avec une vénération humoristique au pastiche et à la parodie du cercle *Мисъл* [Pensée].